

Des Corps et Conjonctures N° 11

Travailler dans un espace de liberté me procure la seule et vraie sensation de plaisir, du plaisir de danser.

Danser dans un monde qui est celui que l'on voit, voir en suivant le dedans de son être. Sans céder rationnellement au monde extérieur mais raisonnablement s'avouer perméable à ce qu'il projette dans nos esprits, dans nos corps, puis lui donner une réponse dans le mouvement, dans la musique, par un effet de résonance. Toutes les sources d'inspiration invisibles et visibles se constituant en corps fluctuants et pénétrants pour nourrir notre imaginaire.

C'est un triptyque à trois : un musicien, un danseur, un éclairagiste.

Un mystère dans le croisement de nos regards, une écoute profonde cependant.

Comme danseur, je ne peux pas dire que j'ai voulu me mettre dans cette situation ; C'est plutôt un cumul de situations complexes qui m'a amené à me foutre dans ce pétrin. Mais il est indéniable qu'il correspond à une réalité, je sens qu'il correspond à quelque chose qui est bien plus large et vaste que notre seule petite sphère d'existant, de vivant à l'occidental.

Ce qui semble être une issue à l'heure actuelle, c'est le délestage.

On se déleste de choses accumulées, on épluche et l'on élague. Un grand lavage de printemps mais qui ressemble au grand lavage du siècle.

Il faut dire que ce siècle débute sans grandes surprises, juste avec un sentiment d'accélération vers ce qui s'annonçait déjà ; comme si les grands de ce monde devaient vite accomplir leur mission avant qu'il ne soit trop tard, ils en deviennent si petits, si bêtes et méchants.

Si je danse, c'est en conscience de la grandeur de mon acte et de son infime impact sur le monde. Les interprétations peuvent diverger sur les conséquences d'une action ; j'emploie le mot "action" auquel je rajoute "risque" car cela me manque terriblement. L'action ajoute au risque et inversement.

Je danse librement mais aussi attentivement ; notre méthode de préparation n'est pas de tout repos, il faut se sentir, s'approcher, laisser le temps faire mûrir les réflexions, éloigner les peurs, aiguïser les appétits et puis nous y voilà dans l'acte tellement attendu, chaque fois plus excitant malgré la précarité qui n'est plus passagère mais bien installée.

Danser dans l'instantanéité composée, c'est abandonner son corps aux fluctuations rayonnantes, lui laisser suivre son instinct tout en usant de son potentiel technique.

Plus largement, c'est croire à la responsabilité de chacun dans la gestion des libertés qui sont offertes. C'est, dans la mesure où nous nous montrons pour être vus, effectuer une impasse sur les choses académiques ou préconçues qui ne peuvent plus émouvoir mais seulement rassurer par effet d'endormissement.

Dans ce contexte étouffant, beaucoup travaillent comme des bêtes de somme à réduire la richesse.

Danser en improvisant c'est s'offrir un espace de liberté très proche. Presque lui seul, à mon sens, peut redonner de la richesse et quelque part un peu d'espoir dans les difficultés encourues. Je considère qu'à côté des fabrications planifiées à outrance, construites de mains d'orfèvres et de comptables, doit exister le pouvoir de spontanéité, de la promptitude à inventer en partant de méthodes légères et moins contraignantes.

Ainsi, nous pouvons retoucher à la jubilation de créer. Celle que nous procure l'instant présent et qui trouve sa source dans l'expérience vécue ou dans toute autre dimension, intemporelle.

J'aurai bientôt 42 ans et sans faire de mélodrame ou céder à un excès de mélancolie, je pense à ces danseuses et danseurs merveilleux que j'ai pu croiser durant ces vingt dernières années, cette période foisonnante où tout semblait être permis et durant laquelle la danse déclenchait des voies d'inspiration large à tous les créateurs quels que soient leurs domaines d'activité. Où êtes-vous? Que faites-vous ? Avez-vous cessé d'être les instruments de la grandeur des castes chorégraphiques ? Ne vous a-t-il pas été adressé une lettre de remerciement pour services rendus?. Avez-vous remarqué qu'aujourd'hui la danse est en crise d'académisme, elle redevient le chien docile, apprivoisé, apprécié du plus grand nombre pour sa volupté et son pelage luisant, nous la voyons retrouver ses vieilles habitudes et ses lettres de mollesse. Je ne sais quel Roi continue de véhiculer à son égard une image étroite et réduite, quelle pensée étatique veille à ce qu'il n'y ait pas de multitudes mais seulement des outils fiables et durables.

Alors face à cette réalité, qui est issue de mon interprétation, fruit de mon intuition que je traduis de ma plume et qui, comme l'évoque Henri Laborit*, consiste déplorablement à se fabriquer un raisonnement en somme démonstratif, j'abdique, par là je m'insurge.

Non pas avec intolérance ou dans la critique acerbe mais plutôt, aussi invraisemblable que cela puisse paraître pour celles et ceux qui me connaissent, tendu vers un état d'épanouissement lié à une quête de l'action jamais inassouvie.

Ai-je la conscience de l'expression de mon inconscient et de ce qu'elle peut représenter dans l'esprit de mes quelques lecteurs ? Écrire est un extrait de notre inconscient, le pur jus de ce que nous n'oserions pas montrer; fabriquer comme acte conscient, c'est y ajouter l'image, les couleurs, recouvrir les contours de la pensée d'oripeaux afin de ne pas dévoiler son intimité inavouable. Ai-je une idée de ce que cela signifie. Écrire mes sentiments ou mes réflexions ? D'ailleurs pourquoi le ferais-je si ce n'était pas l'unique possibilité à mon sens de créer un interstice, de tenter une brèche dans la muraille que dressent les uns et les autres pour des raisons qui sont les leurs : luttes de pouvoir, secret (de Polichinelle), mystère (et boule de gomme), rivalité (animale), hypocrisie et j'en passe ? Une de mes convictions est que, en marge des méandres de l'intellectualisme et du politiquement correct, en dehors de toute démagogie ou compromis évanescents, le mouvement essentiel naît ou naîtra d'une dynamique de groupe large ou restreint, qui régénère le plaisir de la rencontre, l'ingéniosité de la transmission, le goût de l'expérience commune, de l'initiative et qui, par ses composantes d'individus, se nourrit sans complexe de l'amour éprouvé dans l'exercice de son art.

Pour que ces gens s'y retrouvent, il faut que certains, la majorité, soient convaincus au plus profond d'eux-mêmes de l'absolu nécessité de l'expression de leur convergence dans un cadre actif et représentatif.

Ainsi sera-t-il encore souhaitable de nous montrer, de nous exposer aux regards de celles et ceux qui aiment voir, sentir et pourquoi pas, s'émouvoir. Pour le moins il serait bon de continuer de réfléchir, de nous interroger, d'écrire sur le sens et sur les moyens à fournir pour alimenter autant qu'il est possible, l'essence de notre action, ses racines et ses mutations pour l'avenir. À suivre...

Jean-Jacques Sanchez

Impressions après un voyage effectué au mois de mai 2006 à Rio de Janeiro. J'y ai donné un atelier dans les locaux de la maison de France, plus exactement dans un restaurant (Salle et cuisine) du dernier étage de l'édifice. Expérience singulière.

J'ai personnellement été très heureux de voir le résultat d'un travail éclair dans un lieu aussi insolite. Dans l'urgence de la proposition, des éléments significatifs m'ont questionné : les états de corps et leurs correspondances psychologiques, les facultés de chacune à « lâcher prise » quand et comment ? l'aptitude des actrices, leurs voies d'acquisition et leur qualité de perception dans l'improvisation. Certes des réticences ou des craintes ont pu naturellement apparaître. Je suis celui qui a dirigé cet atelier mais je m'accorde à penser que, dans des circonstances si urgentes, je n'aurais certainement pas eu le courage de le suivre si la proposition m'avait été faite. C'est ici qu'il devient évident de questionner la nature de l'artiste suivant le lieu où il évolue et la culture dont il est issu. Les circonstances de cet atelier m'ont convaincu dans une certaine mesure, que la détermination, l'investissement et la confiance sont des atouts majeurs dans l'acquisition et l'application des outils liés à l'improvisation dans le cadre d'un atelier de trois jours. Mais il est aussi tout à fait remarquable de constater la différence des usages consécutifs des états d'âme, des états d'être et de leur lien étroit avec la conjoncture sociale et historique du pays. Je n'ai cessé de dire que seuls devaient être pris en considération les paramètres relatifs à l'espace, à sa musicalité, à la construction collective issue de l'écoute et de l'observation vers soi et vers les autres, dans l'évolution et la construction de la séquence improvisée, en se détournant le plus possible de l'enjeu et du facteur oppressant que représentait la venue du public. Cela bien entendu pour freiner les effusions de sentiments et les élans de projection. Il était question de ramener l'exercice à l'utilisation des outils énoncés et travaillés lors du stage et à l'évidence d'assumer notre premier rôle : celui d'expérimentateur. De ce socle, qui constitue en soi une technique, situant l'acteur à une certaine distance, surgit souvent la fibre essentielle qui permet au public de trouver un espace dans lequel il peut déverser son imaginaire. Cependant, ce que nous pourrions considérer être un frein pour les interprètes avait surtout un rôle déterminant dans les cinq premières minutes ; ensuite sans que cette consigne contraignante et restrictive ne disparaisse jamais vraiment, les individualités surgissaient. La retenue qui n'est en vérité qu'une grande concentration d'écoute et d'observation, conjugué à un travail sur sa propre mémoire paraissait maintenir fragilement la force explosive enfouie très profondément en chacune, créant ainsi une tension perceptible. J'ai pu observer ce phénomène à plusieurs reprises dans différents stages autant en France qu'au Brésil.

Le résultat qualitatif n'est pas ici l'objet de ma réflexion car il va sans dire que durant trois jours nombre de détails ont échappé à mon regard mais ce qui importait fut la posture des intervenants, leur désir de m'accompagner et de s'investir dans la proposition.

Jean-Jacques Sanchez

EXTRAIT et AVANT-PROPOS (Henri Laborit) Éloge de la fuite

Quand il ne peut plus lutter contre le vent et la mer pour poursuivre sa route, il y a deux allures que peut encore prendre un voilier : la cape (le foc bordé à contre et la barre dessous) le soumet à la dérive du vent et de la mer, et la fuite devant la tempête en épaulant la lame sur l'arrière avec un minimum de toile. La fuite reste souvent, loin des côtes, la seule façon de sauver le bateau et son équipage. Elle permet aussi de découvrir des rivages inconnus qui surgiront à l'horizon des calmes retrouvés. Rivages inconnus qu'ignoreront toujours ceux qui ont la chance apparente de pouvoir suivre la route des cargos et des tankers, la route sans imprévu imposée par les compagnies de transport maritime.

Vous connaissez sans doute un voilier nommé « Désir ».

Autoportrait

...Lorsqu'on a passé trente ans de son existence à observer les faits biologiques et quand la biologie générale vous a guidé pas à pas vers celle du système nerveux et des comportements, un certain scepticisme vous envahit à l'égard de toute description personnelle exprimée dans un langage conscient. Tous les autoportraits, tous les mémoires ne sont que des impostures conscientes ou, plus tristement encore, inconscientes.

La seule certitude que cette exploration fait acquérir, c'est que toute pensée, tout jugement, toute pseudo-analyse logique n'expriment que nos désirs inconscients, la recherche d'une valorisation de nous-mêmes à nos yeux et à ceux de nos contemporains. Parmi les relations qui s'établissent à chaque instant présent entre notre système nerveux et le monde qui nous entoure, le monde des autres hommes surtout, nous en isolons préférentiellement certaines sur lesquelles se fixe notre attention ; elles deviennent pour nous significatives parce qu'elles répondent ou s'opposent à nos élans pulsionnels, canalisés par les apprentissages socio-culturels auxquels nous sommes soumis depuis notre naissance. Il n'y a pas d'objectivité en dehors des faits reproductibles expérimentalement et que tout autre que nous peut reproduire en suivant le protocole que nous avons suivi. Il n'y a pas d'objectivité en dehors des lois générales capables d'organiser les structures. Il n'y a pas d'objectivité dans l'appréciation des faits qui s'enregistrent au sein de notre système nerveux. La seule objectivité acceptable réside dans les mécanismes invariants qui régissent le fonctionnement de ces systèmes nerveux, communs à l'espèce humaine. Le reste n'est que l'idée que nous nous faisons de nous-même, celle que nous tentons d'imposer à notre entourage et qui est le plus souvent, celle que notre entourage a construit en nous. Ref : Henri Laborit Éloge de la fuite

STAGES DE LA Compagnie Jean-Jacques Sanchez

Programme détaillé sur <http://www.trans-sud-amerique.com/laza/>

Remerciements à nos rédacteurs occasionnels : Christophe Haleb, Eric Larrondo, Christophe Leblay, Laurent Poutrel, Gino Rayazone, Camille Rochweg, Thierry Thieu-Niang, Fred Werlé, ainsi qu'à Philippe Madala, Ana Gabriela Da Conceicao., Contact « Des Corps et Conjonctures » Jean-Jacques Sanchez : laza.m@wanadoo.fr

Les numéros de « Des Corps et Conjonctures » sont téléchargeables sur le site
<http://www.trans-sud-amerique.com/corps/>

Réactions et contributions en ligne à cette même adresse.